

CINÉMA | DOCUMENTAIRE | SÉRIE | MAGAZINE | INFO | SPECTACLE | SPORT | DIVERTISSEMENT

DU 1^{ER} AU 7/3

Une nuit dans la Maison Anne Frank

L'intense récit
de Lola Lafon,
*Quand tu écouteras
cette chanson*,
subtilement
adapté à l'écran



TÉLÉVISION

Devant la caméra de Mona Achache, l'écrivaine Lola Lafon explore le destin d'Anne Frank, et sa propre histoire familiale.

TUTU
Quand tu écouteras cette chanson
 Mardi 22.45
 France 2

Sur un bureau, Lola Lafon arrange une ribambelle d'objets en tout genre : trois assiettes peintes, un petit cheval en tissu, quelques dessins « très kitsch » de chiens... Un musée personnel plongé dans la pénombre d'une nuit d'automne. Puis l'écrivaine s'installe face à son ordinateur. Trois ans auparavant, le soir du 18 août 2021, Lola Lafon pénétrait dans un cabinet bien différent. Un musée qui n'en est pas vraiment un : la Maison Anne Frank, à Amsterdam ; plus précisément l'annexe où l'adolescente juive et sept autres personnes vécurent cachées près de deux ans avant d'être arrêtées et déportées en août 1944. Dans le cadre de la collection littéraire Ma nuit au musée (immersion d'une autrice ou d'un auteur une nuit dans le cadre muséal de son choix), ces dix heures donnèrent lieu à l'écriture de *Quand tu écouteras cette chanson* (éd. Stock). Ouvrage d'une acuité bouleversante, à la fois exploration du destin d'Anne Frank et de son *Journal*, mais aussi de l'histoire personnelle de Lola Lafon.

Dans un documentaire tout aussi remarquable, diffusé ce mardi sur France 2 (à l'occasion d'une soirée consacrée aux 80 ans de la mort de l'adolescente juive, déportée vers le camp de concentration nazi de Bergen-Belsen à l'âge de 15 ans), la réalisatrice Mona Achache adapte avec justesse cette œuvre pénétrante. Pour ce faire, l'archiviste de l'intime – qui se saisissait dans son précédent long métrage *Little Girl Blue* des photos, carnets et enregistrements légués par sa mère pour en tricoter un portrait fascinant – place les mots de Lola Lafon au cœur d'un dispositif délicat. « Il était hors de question de filmer Lola dans l'annexe. Ça aurait été obscène, alors que son livre évite précisément cet

accueil. Comment, alors, suggérer ce qui ne peut pas être montré ? » interroge la réalisatrice. Nous avons donc recréé un espace-temps onirique, dans lequel, pendant une nuit, Lola relit son texte. »

Devant la caméra de Mona Achache, éclairée par la lumière de son écran, Lola Lafon lit ainsi à voix haute de longs extraits de son ouvrage, avec un ton feutré qui permet d'en saisir toute la profondeur. « Durant le tournage, j'ai retrouvé un état d'épuisement similaire à celui que j'ai pu ressentir dans le musée. En pleine nuit, les émotions peuvent affleurer », se souvient l'autrice. À plusieurs reprises, elle s'interrompt, émue, ou s'empare d'un carnet de notes et complète sa lecture : « Pendant l'écriture, je me suis dit [...] qu'oser réécrire sur Anne Frank et me pencher sur ce qu'on a fait d'elle exige de la tenue, que je reste à ma place de vivante. »

Habilement articulés, ces extraits lus et commentés parviennent à retranscrire fidèlement le cheminement de Lola Lafon. « Quand on adapte un récit, on reconstruit une narration, on trouve un autre chemin », nous explique l'écrivaine. « Il nous a fallu réduire le livre sans réduire la pensée, complète Mona Achache. Ensemble, nous avons dégagé de grands thèmes : l'absence, l'exil, l'écriture, la mémoire... » Sans redondance, en à peine 50 minutes, son documentaire aborde à son tour avec justesse et lucidité la figure d'Anne Frank, la vie dans l'annexe, l'écriture et la réception de son *Journal* – « que tous les écoliers ont lu et dont aucun adulte ne se souvient vraiment » –, ses dévoilements, aussi. En a-t-on fait un symbole ? « Mais de quoi ? De l'adolescence, de la Shoah, de l'écriture ? » interroge Lola Lafon. Une réflexion qui régulièrement se mêle à l'histoire familiale de l'autrice. « Je suis juive. Mais je suis celle qui depuis l'adolescence détourne les yeux [...]. J'affirme que je connais cette histoire qui est aussi celle de ma famille [...]. Naître après, c'est vivre en dette perpétuelle », écrit et confie-t-elle.

Précautionneusement, Mona Achache nourrit ce récit enchâssé d'images. « Le choix des archives, leur agencement devaient permettre des résonances. Mais il était important – ce

que s'est efforcée de faire Lola dans son livre – de ne jamais tomber dans la comparaison entre son histoire et celle d'Anne Frank », explique la réalisatrice. Sur le texte original, elle dispose ainsi des archives historiques collectées par Sharon Hammou et Gianna Franceschini : le regard rieur d'Anne Frank, mondialement connu, mais aussi cette rare séquence filmée de la jeune fille lors d'un mariage, les interviews de son père, Otto Frank ; les bombes et les camps de la mort. Entre ces images, témoins de l'histoire collective, se glisse avec subtilité une histoire intime : un portrait de Lola Lafon adolescente, de sa grand-mère, de sa mère, de son ami cambodgien victime des Khmers rouges...

« Ce qu'on allait voir à l'image était une de mes grandes angoisses, se remémore l'écrivaine. Avec *Mona*, nous étions d'accord sur le fait de ne pas opérer une illustration littérale, mais plutôt d'évoquer, comme une rêverie, avec une poésie qui m'est chère. » Entre les archives, un plan sur une casserole qui déborde évoque ainsi la vie quotidienne des huit habitantes et habitants cachés dans l'annexe ; un autre sur un champ de fleurs battu par le vent rend hommage à l'irrévérence d'Anne Frank. « Nous avons développé une grammaire filmique singulière. Il s'agissait de représenter aussi des émotions. Pour suggérer la mémoire de laquelle on se détourne, ou qui se détériore, nous avons, par exemple, recherché des pellicules grignotées par le temps », explique Mona Achache.

Sur ce collage, entre les mots de Lola Lafon, résonne un silence vertigineux. Une atmosphère sonore éprouvée par l'autrice dans l'annexe en août 2021, écho de l'absence, du vide qu'abrite désormais cet espace. « Le silence suggère aussi l'effacement de la mémoire, nous refoulement », explique Mona Achache. « Dans le silence, il y a quelque chose d'implacable, souligne à son tour l'écrivaine. Il ne nous permet pas de nous échapper ailleurs, nous ne sommes pas divertis. » Dans *Quand tu écouteras cette chanson*, il nous enjoint de regarder l'Histoire en face.

► Cécile Marchand Ménard



Margot, la grande sœur, Otto, le père, la petite Anne et Edith, la mère, à Amsterdam.

Page précédente, Anne Frank vers 1941, âgée d'environ 12 ans.

Dix ans après, l'indécence

En juin 1952, le *Journal* est publié aux États-Unis. Son succès immédiat attire producteurs, dramaturges et cinéastes. Mais pour ces derniers, pas question de tirer de cette œuvre des pièces ou longs métrages larmoyants! Les réclames de leurs adaptations, d'une indécente mièvrerie, promettent plutôt de découvrir « *le frisson [du] premier baiser [d'Anne Frank], le miracle de son rire* », « *de jolis moments de comédie faisant ressortir une situation tragique* ». Un dévoiement abject de l'œuvre écrite moins de dix ans auparavant par l'adolescente, recluse avec sept autres personnes dans un minuscule grenier, avant d'être déportée vers Bergen-Belsen. « *Ni trop juive, ni trop triste [...], elle triomphe cette Anne de fiction, renvoie Anne Frank dans l'ombre de son annexe* », analyse Lola Lafon. Ainsi, au fil des adaptations, des traductions, sont effacées du *Journal* les descriptions de la barbarie nazie, les références à la judéité des Frank... « *Si Anne Frank n'est plus juive, nous pourrions tous être Anne Frank [...]. Si nous sommes tous Anne Frank, il n'y a plus d'Anne Frank* », déplore pertinemment Lola Lafon.